

George John Beeston: Mémoires d'un travailleur forcé à Nuremberg



George John Beeston, 1943
(photo : privée)



George John Beeston, 2007
(photo : Susanne Rieger)

Début Décembre 1942, un officier de la *Wehrmacht* est passé dans l'usine où j'étais occupé; Arrivé à ma hauteur, il a simplement pointé son doigt dans ma direction, j'étais désigné avec un autre ouvrier pour le travail forcé en Allemagne. L'assistant de l'officier notait les renseignements qu'il recevait du directeur de l'usine. Après, le directeur nous a informés du sort qui nous attendait. Cette nouvelle était d'autant plus dramatique du fait que mon père était déjà interné en Allemagne et étant le plus vieux des trois fils, j'étais par conséquent le chef de famille. Le lendemain je recevais une convocation de l'*Arbeitsamt* [bureau du travail] m'informant de me rendre en leur bureau pour y subir une visite médicale.

La convocation était accompagnée d'une menace de représailles, si je n'obtempérais par à l'ordre, mes proches y compris mon père étaient visés. Je me suis donc rendu à l'*Arbeitsamt*, j'ai subi une visite médicale très superficielle par un officier médecin de la *Wehrmacht*. Dans un autre bureau j'ai reçu ordre de départ qui était fixé pour le 7 Décembre 1942.

Le jour dit, je me suis trouvé dans la gare de Charleroi avec un nombre important de travailleurs forcés. Un civil allemand de l' *Arbeitsamt* sans doute, vérifiait les ordres de marche et notait les présences sur une liste. Sur le quai de la gare un cordon de policiers belges nous poussait vers les wagons et en même temps empêchait nos parents de nous accompagner.

A la frontière allemande nous sommes descendus du train par un passage formé d'une double rangée de barbelés, nous avons été poussés brutalement vers un hangar où nous avons reçu un bol de soupe et un morceau de pain. Nous ne sommes pas restés longtemps à cet endroit un officier de la *Waffen-SS* à coups de fouet de bœuf et d'injures nous a fait remonter dans le train.

A Aix-la-Chapelle nous sommes descendus du train, un groupe de policiers nous attendait, ceux-ci nous ont conduits vers un bâtiment qui se trouvait à bonne distance de la gare. Ce bâtiment se trouvait être un théâtre. Nous avons passé la nuit dans la grande salle et avons dormi à même le sol. Le matin nous avons reçu une tasse de *Kaffee-Ersatz* mais pas de bout de pain. Les policiers nous ont escortés vers la gare où nous sommes montés dans le train pour une destination inconnue pour nous.

Le voyage a duré plusieurs heures et finalement nous sommes arrivés à destination, après deux jours de voyage, nous avons débarqué à Nuremberg. Nous n'avons guère eu le temps de prendre nos repères, un groupe de policiers nous a, avec force coups, bousculade et injures, poussés vers un étroit passage, ensuite nous avons dévalé une longue série d'escaliers pour aboutir dans un local meublé de lits en bois à double étages, c'était l'abri anti-aérien de la gare, avec toujours la même brutalité, on nous a fait mettre en ligne le long du passage entre les lits de bois.

De suite je n'ai pas compris la raison de cette manœuvre. Je fus vite renseigné sur la raison de cet alignement lorsqu'un groupe d'hommes en civil commença l'inspection de tous les jeunes gens, c'était comme un marché d'esclaves d'un autre âge, ou même un marché à bestiaux.

La visite fut brève, ils tâtaient nos muscles et inspectaient l'état de notre denture, celui ou ceux qui convenaient au « marchand » étaient emmenés par leurs nouveaux *Masters* [patrons]. Moi-même et une centaine d'autres sommes restés sur place n'étant sans doute pas aptes aux travaux auxquels nous étions destinés. L'ami qui avait été déporté avec moi avait été choisi par son nouveau *Master*. Les non-aptés dont je faisais partie sont restés dans l'abri un très court laps de temps à s'inquiéter de leur sort, notre inquiétude fut de courte durée, un homme habillé d'un uniforme de la *Wehrmacht* portant les gallons de *Feldwebel* [sergent-chef] nous prit en charge et vociférant sans doute des insultes, que je ne comprenais pas encore, nous fit remonter les nombreuses marches de l'abri en moins de temps qu'il faut pour le dire, nous

sommes sortis de la gare, à pied nous sommes partis vers le camp de travail. Sur la route, des gamins en uniformes de la *Hitlerjugend* nous ont jeté des pierres en vociférant toujours ces mêmes insultes. L'homme en uniforme qui nous escortait a vite fait de les chasser, les menaçant de son arme.

Nous sommes finalement arrivés au camp de travail situé à Maiach. Le *Lager* avait été aménagé dans une grande salle attenante au restaurant où nos repas allaient être préparés.

Nous avons déposé notre maigre bien sur ce qui devait être notre lit et notre armoire. Les lits avaient trois étages avec un matelas de paille pour seul confort. Nous avons ensuite été rassemblés et l'homme en uniforme s'est présenté comme étant le *Lagerführer* [chef du camp], son nom, Herr Köhling, invalide de guerre blessé au siège de Leningrad, en congé d'invalidité de la *Wehrmacht*, il avait des larges cicatrices à la figure, une partie de son oreille droite avait été arrachée et des restes d'éclats d'obus étaient encore logés dans sa jambe droite. Il se lança ensuite dans un long discours de propagande en précisant que nous étions des *Zwangsarbeiter* dont le seul droit était d'obéir et de travailler pour l'effort de guerre. Ce long discours était traduit par un interprète de nationalité polonaise, un volontaire de travail qui s'avéra être aussi mauvais que le *Lagerführer* et qui ne parlait ni bien l'Allemand ni bien le Français. Après le discours nous avons enfin eu droit à un repas servi par le personnel du restaurant. Le repas consistait en un morceau de pain qui devait servir pour le lendemain matin et un bol de soupe où flottaient quelques morceaux de légumes. Le lendemain matin, à 5 heures, *Appell*. A l'extérieur du bâtiment et en rang le *Lagerführer* nous a conduits vers la ville, devant l'usine *Trafowerk*. Une partie du groupe, dont je faisais partie, a été dirigée vers les bureaux de l'usine où nous avons été interviewés par le chef du personnel étranger, qui était responsable de la discipline pour le personnel étranger. Son nom, Herr Grieshammer. Il était de notre intérêt de ne pas se trouver devant lui une deuxième fois, même si ce n'était que pour futile délit, la peine était toujours une période plus ou moins longue, suivant la gravité de la faute, dans un *Disziplinlager* [camp disciplinaire].

L'interview terminée, nos nouveaux *Obermasters* [grands patrons] sont venus nous chercher pour nous conduire vers notre lieu de travail et la personne avec qui nous allions travailler. Je fus présenté à l'ouvrier allemand avec qui j'allais être occupé comme *Helfer* [aide]. En Belgique j'étais un ouvrier de métier responsable de son travail et voilà que je me trouvais être l'*Helfer* d'un ouvrier de métier comme moi. Je ne me souviens pas du nom de l'ouvrier, il n'était ni mauvais, ni bon pour moi, il me traitait avec indifférence, je ressentais cette attitude comme étant celle que l'on adopte envers un être inférieur. Cette impression devait plus tard se confirmer, lorsqu'il me blessa à la main avec un outil, il ne tenta même pas de s'excuser, je

décidais moi même de me rendre à l'infirmierie. J'avais décidé d'apprendre rapidement l'Allemand, la tâche était facilitée, j'étais trilingue, je parlais l'Anglais, ma langue maternelle, le Français et le Néerlandais. Après deux mois je maîtrisais déjà passablement la langue du pays.

J'avais remarqué dans le tiroir du banc de travail de l'ouvrier allemand un morceau de tube de plus ou moins 60 cm de long, bourré de morceaux de plomb, je ne voyais pas l'utilité de cet objet dans son métier. Je posais donc la question, il me répondit que la matraque était destinée à se défendre contre les *Ausländer* [étrangers].

J'eus l'occasion de vérifier la véracité des paroles de l'ouvrier en lisant une affiche placardée dans la ville et qui disait que le peuple allemand devait *die Ausländer niederschlagen* [abattre les étrangers]. Le malheureux ouvrier allemand devait perdre la vie dans un des premiers bombardements nocturnes.

Notre sort n'était pas très enviable, 6 jours de travail par semaine à 12 heures par jour. Le dimanche, nettoyage du camp et des environs immédiats du bâtiment. A midi nous avions un repas servi à l'usine dans la cantine et le dimanche dans la salle du camp. Le repas se limitait à un bol de soupe ou plutôt de l'eau avec un goût de soupe et une ou deux pommes de terre, suivant qu'elles étaient grandes ou petites, avec la pelure pour ne rien gaspiller. Dans beaucoup de cas il était préférable de recevoir deux petites pommes de terre plutôt qu'une grosse, celle-ci pouvant être immangeable, tandis que sur les petites, une au moins pouvait être mangeable. Le soir au camp le repas n'était pas plus copieux, nous recevions aussi un morceau de pain avec de la confiture pour le lendemain matin.

Il arrivait que le *Lagerführer*, sous l'emprise de la boisson, décide de faire l'*Appell*. Ceci se passait toujours vers 1 heure du matin, à l'extérieur, en plein hiver, à des températures sous zéro. L'interprète polonais nous chassait dehors, sans nous donner le temps de se vêtir plus chaudement. L'*Appell* pouvait durer pendant près d'une heure. Ce manège s'est répété plusieurs fois, jusqu'au jour où le *Meister* [patron] de mon atelier s'est inquiété de mon état de fatigue, je lui en ai expliqué la raison et à partir de ce jour là, les *Appell* ont cessé. Dès que nous étions tous rentrés au camp, les portes du bâtiment étaient fermées à clef par l'interprète polonais et il en gardait les clefs.

Un jeune travailleur belge, âgé d'un peu plus de 18 ans, fils de paysans, avait été pris en grippe par l'interprète polonais qui avait remarqué que ce jeune homme ne prenait pas sa douche froide (il n'y avait pas d'eau chaude) au moins une fois par semaine comme nous le faisions tous. Le *Lagerführer* en fut averti par le Polonais, le jeune homme fut conduit dans la douche, déshabillé par l'interprète, qui avec l'aide d'un autre travailleur volontaire français se

mit à laver le malheureux avec une brosse dure comme celle avec laquelle on nettoyait le sol, tout cela se passait sous l'œil amusé du *Lagerführer*. La peau à vif et lacérée par la brosse, le malheureux finit par s'écrouler dans la douche. Nous avons reçu l'ordre d'assister au supplice, nous nous sommes empressés de le transporter vers son lit, il s'en tira avec une pneumonie et transféré vers un hôpital pour *Ausländer*, nous ne l'avons jamais revu.

Un autre camarade ayant refusé à l'ordre du *Lagerführer* de ramasser un mégot de cigarette, qui n'était pas le sien, puisqu'il ne fumait pas, reçu un coup de poing sur l'oreille qui le laissa sourd de cette oreille pour le reste de ses jours.

Début Janvier 1943 un groupe de travailleurs français nous rejoignit dans le camp. Quelques jours après, un de ces travailleurs forcés, en pleine nuit, fut pris d'une crise, sans doute de la malaria, le matin une ambulance est venue pour l'emmener, nous n'avons plus revu le Français.

Un autre travailleur forcé français fut surpris alors qu'il était occupé à se façonner un couteau avec une lame de scie à métaux. Il fut arrêté par la *Gestapo*. Après la guerre, j'ai appris qu'il avait été torturé par la *Gestapo* et ensuite décapité à la hache.

Un travailleur forcé belge avait eu, suite à un accident de travail, la jambe fracturée. Au cours d'un bombardement de nuit et d'hiver, les fenêtres de la chambre où il se trouvait avaient été soufflées par les explosions, le malheureux avait été abandonné dans son lit et dans le froid; les jours suivants il était cloué au lit avec une pneumonie, il mourut quelques jours plus tard. Pour notre survie il était préférable de rester en bonne santé. Février 1943, lors d'un bombardement de nuit, les bombes sont tombées à proximité de notre camp et sur un camp de prisonniers russes, portes et fenêtres du camp ont été soufflées par la déflagration, enfin nous pouvions sortir, mais l'intérieur du bâtiment semblait nous donner plus de protection puisque aucune forme d'abri anti-aérien n'avait été prévue pour le camp.

Le matin nous avons pu nous rendre compte de la raison de l'acharnement des bombardiers sur cet endroit. A quelques mètres de notre camp, j'ai remarqué plusieurs batteries de ces fameux canons anti-aériens, aujourd'hui on dirait que nous étions des boucliers humains.

Le camp de Maiach était devenu inutilisable pour nous héberger, les autorités de Siemens avaient décidé de nous transférer dans un camp à Fürth/Bayern. Comme à Maiach, nous étions logés dans une grande salle attenante à un restaurant qui nous servait le maigre repas du soir.

La vie de tous les jours n'avait pas changé, cependant quelques améliorations étaient perceptibles, les bombardements, surtout de nuit, se concentraient sur la vieille ville de Nuremberg. Fürth semblait être épargné. Il y avait le fait que nous avions un autre *Lagerführer*, nous

étions débarrassés de notre tourmenteur, Herr Köhling. De Fürth nous devions prendre le tramway pour Nuremberg et retour. Nous avions le droit de voyager sur le tram, mais devions rester sur la plate-forme, le statut de *Zwangsarbeiter-Ausländer* [travailleur forcé étranger] ne donnait pas le droit de voyager en confort, ce qui nous donnait l'impression d'être considérés comme des hommes d'un statut inférieur. Par exemple aussi, pendant les bombardements, nous étions placés dans les plus dangereux endroits de l'abri, s'il n'y avait plus de places, on nous faisait rester dehors, ou encore lorsqu'on parvenait à se procurer des *Brotmarken* [bons de pain], certains boulangers refusaient de nous servir, nous menaçant parfois de nous dénoncer. Heureusement ce n'était pas une règle générale.

Pendant la période du camp de Fürth, le *Lagerführer* nous conduisait en rang vers un autre camp à Fürth, c'était un camp de baraquements en bois entouré d'une clôture en fils barbelés. On s'arrêta devant un baraquement dont les fenêtres et portes avaient été condamnées par des planches, les cloisons extérieures avaient été peintes de grandes croix jaunes. Le *Lagerführer* nous expliqua que certains occupants étaient atteints de la peste, à l'intérieur de la baraque ils y avaient des morts, des malades, d'autres étaient encore valides, tous étaient prisonniers de la baraque. J'ai appris plus tard que le feu avait été mis au baraquement y compris les occupants, je n'ai personnellement pas été témoin de cet acte.

Notre séjour à Fürth fut de courte durée, suite à un bombardement de nuit sur la ville de Nuremberg, des bombes incendiaires sont tombées sur notre camp, malgré tous nos efforts, l'incendie en têt fait de réduire le camp et une grande partie de nos biens en cendres, notre intervention a pu sauver le restaurant.

Le lendemain, départ pour le *Südfriedhoflager* [camp du cimetière du sud] et pour notre malheur, à nouveau Herr Köhling comme *Lagerführer*. Le camp se composait de trois baraques en bois pour nous servir de logement, une baraque qui était composée d'un grand bureau pour le *Lagerführer*, une grande salle qui servait de cantine et une estrade qui servait lorsque Herr Köhling faisait ses discours de propagande. Le camp était entouré d'une haute clôture en fils barbelés, la barrière située à proximité du bureau n'était ouverte qu'au moment de notre départ pour l'usine et lors du retour.

Au milieu du camp un bunker en béton avait été construit pour le *Lagerführer*, son assistant et l'interprète polonais. Une tranchée creusée en zigzag couverte de tôles et de plus au moins 30 cm de terre nous servait d'abris en cas de raid aérien. Il y avait aussi au milieu du camp un enclos destiné aux deux chiens du *Lagerführer*, ces chiens étaient lâchés dans le camp dès la nuit tombée, en plus des portes fermées à clefs à chaque baraque, il y avait aussi ces molosses qui nous empêchaient de circuler dans le camp.

En plus du travail de jour nous étions maintenant tenus à fournir un service de garde dit *Luftschutz* [défense anti-aérienne] et ce, 24 heures sur 24 pendant 7 jours, nous assumions ce service suivant un programme établi par la direction de *Trafowerk*. Le dimanche nous étions employés à dégager les rues encombrées des débris des maisons touchées par les bombes. Depuis longtemps maintenant il y avait des bombardements de jour et de nuit, pendant un temps j'ai secrètement tenu un agenda dans lequel je notais les bombardements, j'étais arrivé à 36 lorsque j'ai décidé de me séparer de l'agenda par peur de représailles. Souvent, après les bombardements, Herr Köhling, qui avait été informé de mes origines australiennes, envoyait son assistant (un brave homme d'un certain âge) me chercher dans son bureau, il s'en prenait à moi m'accablant d'insultes et d'injures sur mes origines. Lorsqu'il était dans cet état, souvent sous les effets de l'alcool, il était affreux à voir, sa face déformée par les cicatrices et la rage, sa taille aussi était imposante, il mesurait près de 1,90 m, je dois ajouter, cependant, qu'il n'a jamais levé la main sur moi, cela se limitait à des paroles, parfois même de propagande. Pour ma part, je me contentais de répondre que je ne savais pas, que je n'étais pas au courant. Une fois pourtant lors d'une de ces entrevues tumultueuses, lorsque des parachutistes anglais avaient sauté sur le Rhin, il a pointé son arme sur moi en disant « voilà ce que je fais de tes parachutistes anglais ». J'ai cru ma dernière heure venue, il s'est brusquement tourné vers une cible qui était fixée au mur de son bureau et a déchargé le contenu du magasin de son arme sur la cible, chaque coup avait porté au centre de la cible. J'avais eu peur, mais j'étais trop fier pour le lui montrer. Il faisait souvent usage de son arme, lorsqu'au cours d'une alerte aérienne on ne descendait pas assez vite dans les tranchées, il prenait plaisir à décharger son arme au dessus de nos têtes, ou encore lâcher ses chiens qui étaient entraînés pour sentir l'odeur d'un *Ausländer*. J'en ai fait moi même la pénible expérience, je me trouvais sur la plate forme du train pour me rendre au travail, à l'arrêt un soldat en uniforme de la *Waffen-SS* tenant en laisse un chien berger allemand est monté sur le tram, aussitôt le chien s'est lancé sur moi et m'a mordu au dos, le soldat m'a fait descendre du tram et j'ai entendu qu'il disait aux autres passagers, que son chien n'aimait pas les *Ausländer*.

Depuis quelques temps, l'interprète polonais était tombé en disgrâce, le *Lagerführer* avait sans doute constaté ses faibles moyens de traduction et ce dans les deux langues. Herr Köhling avait décidé qu'à l'avenir je serai son interprète. Je refusais de prendre ce poste à temps plein, je préférais ne pas être son homme à faire les basses besognes, comme c'était le cas avec l'interprète polonais. Herr Köhling ne tarda pas à se plaindre de mes services, j'étais introuvable, mais lorsqu'un travailleur forcé avait un problème, j'étais toujours présent. Cette remarque a été faite à l'occasion d'une des mes interventions, un déporté nommé René Cardi-

nal avait été surpris par l'interprète polonais au moment où il déroba du charbon de la réserve du *Lagerführer*, le coupable avait été conduit dans le bureau. Les amis de Cardinal, en entendant les cris de douleur venant du bureau, étaient venus me chercher pour essayer d'intervenir. Prenant mon courage à deux mains (comme on dit) je me rendis au bureau, j'avais de bonne raison de craindre les colères de Herr Köhling. En entrant dans le bureau, je vis René Cardinal couché sur le sol, Herr Köhling et l'interprète polonais qui le battaient à coups de pied et de matraques. A mon entrée les deux hommes avaient cessé de battre le malheureux, à force de persuasion de ma part, ils ont fini par relâcher le coupable, cet événement n'a pas eu de suite, nul n'ignorait avec quelle sévérité disproportionnée le vol, si petit soit il, était puni. Jamais, pendant toute ma déportation, j'ai eu occasion de me chauffer devant un bon feu, la tentation avait été trop forte pour René Cardinal en cet hiver très rude de 1943-44.

La faim, le froid, la fatigue étaient notre supplice presque journalier, malgré ma fierté je me suis abaissé à ramasser des morceaux de pommes de terre qu'un ouvrier allemand avait laissé tomber sur le sol de l'atelier et à les manger. Le travailleur forcé n'avait aucun droit, aucune convention internationale pour le défendre. Un déporté, qui logeait dans la même baraque, en a eu la pénible expérience, pour avoir refusé d'obéir à un ordre, il a été incarcéré dans un *Disziplinlager*, nous avons été mis au courant de son incarcération quand il est revenu au camp après plusieurs mois d'absence. A son retour il était maigre à faire peur, la solidarité a alors joué, chacun a mis un peu du sien pour lui procurer un supplément de nourriture et pour le guérir des maux qui couvraient son corps suite aux mauvais traitements subis, il a pu récupérer.

Les premiers déportés italiens arrivés au camp ont été logés dans la baraque 2, les occupants belges et français, dont je faisais partie, ont été transférés vers un bâtiment qui se trouvait dans une *Gasse* [ruelle], dont j'ai oublié le nom, qui se trouvait à proximité de la place *Plärrer* et située dans la vieille ville de Nuremberg. J'étais à nouveau éloigné de Herr Köhling, de ses harcèlements brutaux et de ses discours de propagande que je devais traduire malgré moi. Notre abri anti-aérien se trouvait sous le pont qui reliait la place *Plärrer* à la vieille ville.

Nous ne sommes pas restés longtemps dans ce camp de travail de la *Gasse*, suite à un bombardement, portes et fenêtres ont été soufflées par les explosions, nous étions encore dans le camp lorsque le bombardement a commencé, la pré-alerte et l'alerte étaient presque simultanées.

Nous avons donc été transférés vers un cinquième et ce fut le dernier camp, il était situé dans la *Johannisstraße* non loin de l'hôpital et, ceci je n'ai pas pu le vérifier, non loin d'une usine de dynamite. Le bâtiment formait une des annexes d'un restaurant, c'est dans la grande salle

que nous avons été logés, il n'y avait pas de fenêtres, seule une grande double porte permettait à la lumière du jour d'éclairer en parti les lieux, au début il y avait l'éclairage électrique mais bien vite, suite aux nombreux bombardements, l'éclairage vint à manquer. Notre existence devenait de plus en plus pénible, la nourriture se limitait à un repas par jour, qui nous était livré le soir, le repas de midi avait été supprimé suite à la destruction de la cantine. Le travail par contre devenait plus accablant, nous étions souvent occupés au déblaiement d'une partie de l'usine. Deux compagnons travailleurs français avaient été tués dans l'usine *Schuckert-Werke* au cours d'un bombardement de jour.

L'attitude d'une partie de la population n'avait cessé d'être hostile à notre égard, j'avais entendu certaines remarques qui expliquaient la raison de leur attitude, nous avons pris la place de la jeunesse allemande qui, elle, était envoyée au front. Je comprenais ce ressentiment, quoique n'étant en rien responsable de notre déportation, mais je n'admettais pas le sentiment d'être considéré comme des êtres d'une catégorie inférieure, cette impression se vérifiait lorsque nous étions confrontés à des réglementations qui interdisaient l'accès aux *Ausländer* ou du moins n'était pas souhaité. Il y avait cependant des exceptions à cette attitude, Herr Ruf, le contremaître de l'atelier où je travaillais, qui pourtant avait perdu son fils unique pilote de chasse en Russie. Il y avait aussi trois ouvriers, Herr Meyer, Herr Zeilman et Heinz (il préférait que je l'appelle par son prénom) qui eux, nous considéraient comme leurs égaux. Parfois ils me donnaient un morceau de pain ou autre nourriture, ce qu'ils faisaient toujours en évitant d'être remarqués par des hommes du parti.

C'est dans ce dernier camp que j'avais appris la triste et humiliante condition de Herr Köhling, il avait été amputé de la jambe blessée au front de Leningrad, en raison de ses humeurs son épouse et sa fille l'avaient quitté, la mort de leur fils avait aussi été une raison de la séparation. Le fils était tombé à Caen (Normandie), il avait moins de 18 ans. Köhling se déplaçait maintenant dans une charrette à quatre roues tirée par un travailleur forcé français, celui ce me fit part un jour du souhait de Herr Köhling de se faire pardonner par moi pour sa conduite passée, mais pourquoi moi, j'avais sans doute plus de raison que d'autres pour me plaindre des ses mauvaises humeurs.

Cependant je me méfiais, son fils était tombé dans le secteur de Normandie face aux troupes britanniques, je connaissais la facilité qu'il avait de se servir de son arme sur un *Ausländer*, il avait peut être l'intention de venger la mort de son fils en m'abattant froidement. Je ne me suis donc pas présenté devant lui, je ne lui en veux d'aucune manière, il avait été une victime du système, à présent il souffrait dans son cœur et dans sa chair.

Le *Lagerführer* du camp de travail de la Johannisstraße, quoique SA, il portait toujours son uniforme et arme, ne s'était jamais présenté, il ne tenait aucun discours de propagande, je n'ai aucun souvenir de son nom. Le soir il laissait les portes du camp ouvertes, tard le soir il retournait auprès de sa famille, le matin il revenait et passait la journée dans son bureau. Il n'avait aucun contact avec nous, quelle ne fut donc ma surprise lorsqu'il me convoqua dans son bureau. Je le trouvais assis à son bureau, buvant un verre de liqueur Cointreau. Il commença par venter la qualité des liqueurs françaises, brusquement sa conversation changea, il me dit être marié et père de deux filles, qu'il avait passé cinq années dans un camp de concentration sans m'en donner la raison, que finalement, il s'était enrôlé dans la SA. Il devait être près de 22 heures lorsqu'il m'ordonna de le suivre, je lui fis remarquer qu'il m'était interdit de me trouver hors du camp à cette heure, « n'aie pas peur tu n'as rien à craindre avec moi » me dit-il. Nous avons pris le tram à l'arrêt de la Johannisstraße et descendu à la place *Plärrer*. Nous devions être au mois de janvier 1945, je me souviens que la ville de Nuremberg était couverte de neige. De la place *Plärrer* nous nous sommes rendus au travers des décombres de maisons écroulées vers un bâtiment qui se dressait seul au milieu de ces amas de briques, de bois et autres matériaux, comme un îlot offrant son refuge. Nous sommes entrés dans ce bâtiment qui se trouvait être un café-restaurant. La salle, dont l'atmosphère était presque irrespirable, était éclairée par des bougies, une fumée bleuâtre de par les fumées de cigarettes était présente et donnait à cet endroit la sensation de conspiration. Le *Lagerführer* me fit asseoir à une table dans un coin de la salle, il m'apporta une bière et ensuite rejoignit le groupe de personnes, il y avait des hommes en habit de civils et d'autres en uniforme de SA. L'arrivée du *Lagerführer* avait donné le coup d'envoi aux discours, le *Lagerführer* prenait le plus souvent la parole. Je pouvais suivre le sens des discours et bien vite je compris que je me trouvais parmi un groupe de résistants résolus à sauver leur patrie du chaos et la destruction complète. J'avais fini ma bière, un homme, un colosse m'en apporta une deuxième, je m'étonnais de ne pas voir cet homme en uniforme, il était grand avec de larges épaules, la bouteille de bière disparaissait presque entièrement dans sa main. Il prit place en face de moi, me donnant une tape sur l'épaule qui m'envoya presque à la renverse, il me dit que j'étais des leurs maintenant, je serai leur officier de liaison avec les *Amis*, c'est le nom qu'il avait donné aux soldats américains; J'étais entraîné bien malgré moi dans une aventure dont je craignais l'issue. Il devait être près de minuit quand nous avons tous quitté le restaurant, le *Lagerführer* m'a reconduit au camp par le dernier tram.

Peu de temps après, peut-être deux ou trois semaines, Nuremberg n'avait plus sa parure blanche, peut-être au mois de Février 1945, à la tombée de la nuit, le *Lagerführer* est venu me

chercher, nous sommes partis à pied dans la Johannisstraße, nous avons fait à peu près 500 mètres et nous sommes rentrés dans un café-restaurant. La salle était comble déjà, l'air n'était plus respirable, pas de bière. Les discours étaient solennels, les visages graves, parmi les personnes qui prenaient la parole, le *Lagerführer* tenait le discours le plus agressif. Je ne me trouvais plus à une table dans un coin, je faisais maintenant partie du groupe de résistants. Un membre du groupe a fait remarquer que des armes seraient nécessaires pour mener à bien l'entreprise. Le propriétaire du restaurant a ouvert une trappe qui se trouvait devant le comptoir et de la cave il a sorti les armes. Il y avait des fusils, des revolvers, des mitrailleuses lourdes, des mitrailleuses légères, des grenades, il y avait même un *Panzerfaust*, les armes avaient été rangées sur le comptoir, il y avait de quoi armer chaque homme du groupe. Le *Lagerführer* a ensuite à nouveau pris la parole, ce n'était plus un discours, mais des ordres d'un meneur. Tard dans la nuit nous sommes retournés au camp. J'ai la ferme conviction qu'une « taupe » (un traître) se trouvait par mis nous.

Quelques jours plus tard le nouveau *Lagerführer* s'est présenté au camp, je ne me souviens plus de son nom, il s'est présenté à moi en disant qu'il était Sudète. Je lui demandais s'il avait des nouvelles de son prédécesseur, il a dit qu'il préférerait ne pas répondre à ma question, cela avait suffi pour éveiller mes soupçons.

Cette époque doit se situer vers le début du mois de Mars 1945, les journées devenaient plus chaudes, la neige avait disparu depuis plusieurs semaines, les bombardements de nuit et de jour devenaient de plus en plus fréquents; les alertes aériennes continuaient du matin au soir avec un peu de répit dans la nuit, c'était alors les avions *Mosquitos*, ces avions étaient furtifs au point qu'il n'y avait plus de pré-alerte, nous n'étions plus enfermés dans le camp, de toute façon il était trop tard pour courir jusqu'aux remparts de la ville, vers la grande tour. De plus en plus de familles Nurembergeoises envoyaient leurs familles vers les villages environnants. Il ne restait plus que certains habitants qui avaient à remplir certaines fonctions pour la défense de la ville, il y avait aussi les prisonniers de guerre de toutes nationalités et les travailleurs forcés. Le *Lagerführer* m'avait prévenu que nous allions être employés à fortifier la ville vers l'Ouest, nous avions à creuser des tranchées et des pièges pour tanks et autres blindés, nous n'avions peu de chance de nous dérober à ces travaux éreintants, les autorités du parti avec pris leurs précautions en servant le seul repas, auquel nous avions encore droit, sur l'endroit où on travaillait. Le *Lagerführer* m'aborda un jour en me demandant si je serais d'accord avec sa fuite hors de Nuremberg, sans doute croyait-il être plus en sécurité en voyageant à deux. Je lui faisais remarquer que je n'avais pas de vélo comme lui. Le lendemain il m'apporta un vélo. A la nuit tombée, ce même jour, nous avons pris la route vers Würzburg.

Très tôt le matin même, nous sommes arrivés à une ferme qui se trouvait au bord de la route vers Würzburg. Il m'a présenté à sa femme, ses enfants et à la fermière, il n'y avait pas d'autre homme dans la ferme. Le *Lagerführer* me fit alors part de son intention de rester avec sa famille dans la ferme. Je restais toute la journée à la ferme, je n'avais encore pris aucune décision, je passais la journée en mettant la main à certains travaux pour aider la fermière. Le soir j'avais décidé de prendre ma chance de liberté. Les troupes alliées se trouvaient à quelques 100 Km à l'Ouest de Würzburg, je pris donc la route vers Würzburg. Tôt le matin, le jour venait de se lever, j'allais me cacher pour passer la journée, sur le bord du chemin, couché dans le fossé, je vis trois hommes, à leurs vêtements en piteux état comme l'étaient les miens, j'ai reconnu des travailleurs forcés, c'étaient trois Belges. J'entamais la conversation, je leur fis part de mon intention de rejoindre les troupes alliées, c'est alors qu'ils me firent part de leur échec, ils avaient été pris en chasse par des soldats de la *Waffen-SS*, un de leur camarade, un Belge aussi, avait été fait prisonnier, de loin de leur cachette ils avaient assisté à l'exécution de leur camarade. Les troupes de la *Wehrmacht* se trouvaient à l'Ouest de Würzburg, les *Waffen-SS* gardaient l'Est de Würzburg. Je décidais de retourner à Nuremberg et d'y attendre la fin des hostilités.

J'avais parcouru quelques kilomètres, je voyageais de jour, mon plan, si j'étais arrêté, je quittais les régions de combats vers Nuremberg, j'avais perdu tous mes documents. La route longeait un bois, lorsqu'à quelques 200 mètres sorti de ce bois, un soldat vint se poster sur le bord de la route, il était trop tard pour quitter la route et m'enfoncer dans le bois, je ne pouvais pas faire demi-tour, à cette distance j'étais une cible trop facile. Ma décision fut vite prise, je devais continuer ma route et pédaler comme si je n'avais pas remarqué sa présence, je fis une courte prière et mis mon sort entre les mains de Dieu. Je continuais à pédaler comme si je retournais au camp après une journée passée dans une ferme, mes chaussures étaient encore couvertes de la terre des champs du fermier. Je me suis même mis à siffloter un air et ce malgré l'étrange sensation que l'on ressent au fond de l'estomac. Au moment où je passais à la hauteur du soldat, je remarquais qu'il portait l'uniforme des *Waffen-SS*, qu'il était jeune, certainement moins de 20 ans, peut être un ces jeunes recrues que la *Waffen-SS* embrigadait de force, c'est peut-être aussi ce qui m'a sauvé. Du coin de l'œil, je remarquais aussi caché et camouflé dans le bois, des *Tigerpanzer*, des camions, des canons et des half-tracks blindés. Lorsque je me suis senti hors de portée de sa vue et de son fusil, je me suis mis à pédaler de plus belle et rentrais au camp très tard dans la nuit, calme pour une fois. C'était plus tôt les *Jabos* qui passaient sur la ville de jour, le front n'étant plus très loin.

Il n'y avait plus de *Lagerführer*, je fus donc nommé responsable à l'unanimité, ma responsabilité consistait surtout à désigner des hommes pour récupérer du bois du bâtiment bombardé qui se trouvait entre notre camp et le restaurant, le propriétaire nous avait donné l'autorisation de récupérer les bois de charpente, nous avons pu alimenter le poêle qui se trouvait au milieu de la salle, ce sont les seuls moments de notre déportation où nous avons pu profiter d'un bon feu le soir. Nous avons parfois la visite d'autres travailleurs forcés qui n'avaient plus rien et dont le camp avait été détruit, nous avons eu à héberger une dizaine d'hommes en plus. Nous avons même hébergé pendant quelques heures, le temps de se reposer, un *Waffen-SS* blessé au bras, ce n'était pas un *SS-Totenkopf*. Il repartit on ne sait où. Un des repas journaliers avait sans doute été préparé avec de la viande avariée, beaucoup d'entre nous, y compris moi-même, somme tombés malades, c'était la dysenterie. C'est étonnant comme l'homme peut résister et récupérer lorsqu'il doit supporter une vie de danger et de privations, tous se sont guéris, tout en continuant à se rendre à leurs lieux de travail, quant à moi, une personne allemande m'a donné un médicament qui m'a vite remis sur pied.

On venait de rentrer au camp, la nuit tombait lentement sur la ville, je me trouvais avec un camarade près de la double porte d'entrée qui avait été arrachée au cours d'un bombardement, par chance on se trouvait dans les pénombres du camp, lorsque dans l'allée entre les bâtiments, je vis s'avancer deux individus. Je vivais continuellement dans un état proche de celui que ressent tout être aux aguets, c'était comme un sixième sens qui me prévenait d'un danger. Dans l'habillement de ces deux individus j'avais reconnu des hommes de la *Gestapo*, le long manteau de cuir, le chapeau mou à large bord, il n'y avait aucun doute sur leur mission. Je dis à mon camarade, ils viennent pour moi, s'ils demandent où je suis, dis que *Beeston weg*, je pars me cacher dans le camp: C'était bien moi qu'ils venaient arrêter. Lorsque mon camarade a répondu, ils auraient fait mine de rentrer dans le camp, je n'aurais eu aucune chance de leur échapper, mais pour une fois une alerte aérienne les a fait rebrousser chemin et ils sont partis vers la vieille ville, ses fortifications et ses souterrains; l'alerte avait duré un certain temps, ils ne sont plus revenus. Le soir même je rassemblais mes plus proches amis et leur fit part de mon intention de quitter la ville. Je savais que l'on sort rarement vivant des supplices que vous infligent la *Gestapo*, certainement que mon ami le *Lagerführer* n'aura résisté longtemps au supplice moral et physique qu'on lui aura infligé, il avait femme et deux filles, il était le seul à connaître mon nom.

Dieu et ma chance ne m'avaient pas abandonné, le soir même je réunis quelques uns de mes amis, les prévenais que j'allais tenter ma chance et quitter Nuremberg, la décision me fut pénible, nous étions ensemble depuis deux ans et demi, nous avons vécu des moments pénibles,

notre amitié forgée dans le malheur n'était pas un vain mot. Je les abandonnais au moment où la situation allait devenir de plus en plus critique pour les travailleurs forcés, j'ai appris plus tard qu'ils furent escortés, hors de la ville, par la police, en marche forcée et évacués vers l'Est lorsque les troupes américaines se sont rapprochées de Nuremberg.

Avant mon départ, plusieurs déportés m'ont donné le peu de nourriture qu'ils pouvaient encore posséder, ce fut surtout quelques morceaux de pain. La route vers l'Ouest était hors de question, j'avais déjà été contraint à rebrousser chemin, je pris la décision de partir dans une direction Sud-est et de gagner l'Autriche et ensuite la Suisse. Un déporté possédait une vieille carte de l'Allemagne, ce qui était absolument interdit, mais voilà, à force de ruse, il avait pu la garder et ce depuis son arrivée en Allemagne, nous avons pu établir ma route, mon premier objectif était d'atteindre Regensburg. Je suis parti dans la nuit, au petit matin je suis arrivé à l'entrée du village de Neumarkt, j'avais pris la décision de m'arrêter à l'autre bout du village et de me cacher dans un petit bois qui bordait la route. Les événements allaient brusquement changer mes plans. A gauche la route était bordée par une gare, à droite quelques maisons et un restaurant, je me trouvais en face de celui-ci, sans hésiter je m'engouffrais dans le restaurant, un soldat de la *Wehrmacht* qui revenait sans doute du front, confiant ou peut-être trop fatigué, n'a même pas tenté de se cacher, il est parti directement vers le piège tendu par les soldats à l'autre bout du village, le propriétaire du restaurant m'a expliqué qu'un groupe de *Waffen-SS* était posté près du petit bois pour arrêter tout soldat qui revenait seul du front. Le propriétaire m'a caché dans son jardin, de cet endroit j'avais vue sur le petit bois, d'où j'entendis soudain le crépitement d'armes à feu venant du bois, quelques soldats de la *Wehrmacht* avaient sûrement été exécutés.

Le propriétaire du restaurant me conseilla d'attendre la nuit et de prendre le train pour Regensburg. Pendant la journée on m'a servi un bon repas, c'était vraiment de braves personnes. Une autre personne allemande se trouvait dans le restaurant, lorsque le train s'est arrêté dans la gare j'ai profité de l'occultation pour m'installer avec mon vélo sur les butoirs d'un wagon, mon compagnon de voyage s'installa dans un compartiment du wagon. Lorsque le train s'arrêtait dans une gare, je me faufilais sous le wagon et remontais sur mon perchoir dès que le train redémarrait. Je me souviens encore parfaitement, je m'étais sans doute endormi de fatigue, je rêvais que je tombais dans un trou, je me suis réveillé au moment où j'étais sur le point de glisser entre les butoirs des wagons, au prochain arrêt je quittais les butoirs et prenais place dans le couloir du wagon, je m'accroupis, me faisant le plus petit possible pour éviter de me faire repérer. A côté de moi, une femme se tenait accroupie aussi, serrant contre son corps une grande valise qui dégageait une odeur répugnante. Une voyageuse lui demanda d'où ve-

nait cette odeur, elle répondit que c'était son bébé mort qu'elle emportait pour l'enterrer dans son village. A Regensburg je quittais la gare dans la nuit, mon compagnon d'une courte route semblait avoir atteint sa destination. Il m'a accompagné un court chemin jusqu'à l'extérieur de la ville, il m'a indiqué la route que je devais prendre et qui serpentait dans la vallée du Danube. Nous nous sommes quittés sans avoir accompli les présentations, dans des situations comme la notre en ces temps troubles, il était préférable de ne pas connaître le nom de son compagnon. Je me souviens cependant qu'il devait avoir la quarantaine, certainement de nationalité allemande, peut être un soldat qui estimait avoir fait son devoir, désireux de retrouver sa famille et de refaire sa vie dans ce monde chaotique. Il m'avait demandé si je n'étais natif de Westphalie, sans doute à cause de mon accent anglo/flamand.

La ville que je quittais, comme la gare, était encombrée d'une foule innombrable d'évacués venant de l'Est et de l'Ouest du pays. Dans cette cohue il était aisé pour moi de passer inaperçu, je décidais donc de continuer ma route de jour. Tard dans la soirée j'atteignis la ville de Straubing où ma chance sembla tourner, deux policiers postés sur le pont me sommèrent de m'arrêter. La ville et les abords du pont étaient encombrés de soldats de la *Wehrmacht*, de *Waffen-SS* et de civils, c'est justement à moi que cette mésaventure arriva.

Je ne pu satisfaire à la demande de présenter mes papiers d'identité, pour cause ceux-ci avaient disparu lors d'un bombardement de Nuremberg. Lorsqu'ils me demandèrent d'où je venais, je répondis sans hésiter que je venais de Ratibor que j'avais quitté à l'approche des troupes russes. Pourquoi Ratibor ce grand centre industriel de production d'essence synthétique? A Nuremberg un Français d'origine espagnole, qui avait fui son pays durant la guerre civile de 1938 au plus fort de cette lutte fratricide, s'était vu transféré vers Ratibor, personne n'a compris la raison de ce transfert. La première réaction des policiers fut de me prendre pour un déserteur de la *Wehrmacht*, toutefois au fur et à mesure de mon interrogation, ils ont sans doute décerné des erreurs dans la qualité de mes connaissances de la langue allemande. Ils ont ensuite demandé à voir mes mains qui à leur avis ne reflétaient aucunement la preuve de travaux manuels.

J'expliquais que je me trouvais sur la route depuis plusieurs jours, cette explication sembla les convaincre. Ils m'ont demandé qu'était mon intention, je rétorquais que je désirais trouver du travail dans une ferme de la région (un des policiers s'est rendu peu après dans le village où j'avais trouvé du travail). Finalement j'ai été libéré, à quelques dizaines de kilomètres de Straubing, fatigué, sans provision, tant soit peu découragé, je suis rentré dans la première ferme d'un village, au fermier j'ai demandé un peu de nourriture, un endroit pour me rafraîchir et me reposer, le village s'appelait Kirchreuth. Le fermier fit de son mieux pour

m'installer, je passais la nuit couché dans le foin et la paille de la grange. Le lendemain, j'ai demandé à rester dans la ferme pour m'occuper des divers travaux que je serais demandé à accomplir. Le fermier et son épouse étaient d'un certain âge, l'ouvrier russe qui travaillait pour eux ne leur inspirait que peu confiance, je fus donc accepté, l'ouvrier russe renvoyé sans doute dans une autre ferme. J'ai appris plus tard qu'un des fils du fermier était tombé sur le front russe, c'était le plus âgé des fils, le second fils, infirmier dans la *Wehrmacht* se trouvait toujours sur le front de l'Est, quant au plus jeune des fils il se trouvait dans un camp de prisonniers au Canada.

Le lendemain, je débutais mes fonctions par une tâche que je n'avais, au grand jamais, eu l'occasion d'accomplir, le fermier me faisant remarquer, que je devais reprendre des forces, je devais donc tuer le cochon. Lorsqu'on a le ventre creux, que l'on cherche à se rendre utile, il est facile d'accomplir les travaux les plus répugnants. Je tuais donc notre cochon, le découpais et le salais, le travail fut exécuté dans les règles de l'art, en suivant naturellement les conseils avisés du fermier. Ce soir là, j'ai eu droit à un repas de seigneur, il en fut ainsi tous les jours par la suite, c'était comme un havre de paix après la tourmente et je m'appliquais de mon mieux à toutes les tâches des champs, d'entretien d'outillage de ferme et de réparation des bâtiments. Le lendemain de l'épopée du cochon, le fermier me demanda de tuer un poulet, pour changer l'ordinaire des repas, je me vis obligé malgré moi de refuser et il comprit très bien ma réaction. Cette abondance de nourriture eu un effet désastreux sur mon estomac, les privations avaient réduit la capacité de celui-ci, à mon retour en Belgique, une lésion de l'estomac a été diagnostiquée.

J'appelais le fermier Herr Bauer et la fermière *Mutti*, lorsque j'ai quitté la ferme, j'ai vu quelques larmes sur les joues ridées de *Mutti*, ces quelques semaines avaient été comme une prélibération, je dormais dans une chambre de la ferme et je mangeais comme eux à la même table.

A l'arrivée des troupes américaines j'ai partagé mes journées entre le travail de la ferme et le rôle d'interprète pour les soldats américains. J'ai eu l'occasion d'intervenir auprès des autorités de l'armée américaine, lorsque j'ai été prévenu par le fermier que des déportés russes se livraient à des pillages, vols et même viols, ce qui m'a valu des menaces de la part du déporté russe qui avait été congédié de la ferme où j'avais pris sa place. Les forces américaines ont éloigné tous les déportés russes de la région, y compris celui qui m'avait fait les menaces. Le fermier avait appris que son fils (l'infirmier) se trouvait dans un camp de prisonnier à Cham, j'ai pu intervenir pour sa libération, justifiant que son père était devenu trop âgé pour s'occuper des travaux de la ferme.

Vers le début de Juin 1945, l'officier américain que j'accompagnais parfois m'a prévenu qu'il serait préférable pour ma sécurité, que je retourne en Belgique, l'entente Est-ouest se dégradant rapidement, de nombreuses troupes des deux camps convergeaient vers la ligne qui séparait Alliés et Russes, l'officier alla même jusqu'à prévoir une confrontation imminente.

Je rentrais en Belgique le 12 Juin 1945 et je retrouvais ma famille au complet.

Je me suis souvent demandé ce qu'aurait pu devenir le *Lagerführer* résistant, a-t-il survécu au traitement de la *Gestapo*, sa famille a-t-elle été empoignée?

Je me suis souvent interrogé et m'interroge encore souvent, comment des peuples civilisés, dont les cultures pouvaient servir d'exemple et de référence pour beaucoup d'autres peuples, ont pu se laisser entraîner dans une tourmente, entraîné par un groupe d'hommes ambitieux, avide de pouvoir et de richesse. Après plus de 50 ans, l'âge y aidant, je revois les résultats de ces *man-made* cataclysmes, ces corps d'hommes, de femmes, d'enfants et vieillards, victimes innocentes, rangés sur les trottoirs, des corps méconnaissables, brûlés par les effets des bombes incendiaires, des corps déchiquetés par les dégâts causés par les bombes à charges explosives, ces corps dont les vêtements, la chair avaient été arrachés par les mines à pression d'air et, là où c'était possible, l'identification était faite par une plaque fixée sur la poitrine.

J'ai vu devant des amas de décombres, des poteaux fixés dans le sol avec un panneau sur lequel était inscrit les noms des personnes ensevelies, il n'était même plus question de vérifier l'exactitude de la liste, ni de rechercher de possible survivants.

J'ai vu un soldat de la *Wehrmacht*, en congé du front, sa petite valisette en main, qui la tête courbée par la douleur, lisait les noms inscrits sur le panneau, ses proches sans nul doute, sa maison certainement, puis s'en aller la tête basse.

j'ai vu dans une cour derrière notre camp, cette vision hante toujours mes pensées, plus de trente corps mutilés, il y avait entre autre, trois soldats allemands, ce qui m'a les plus bouleversé au point de me rendre malade, cette sensation de l'estomac qui se tord sous l'émotion et qui remonte à la bouche, je n'ai pu pleurer de suite, mais pendant un long moment je me suis mis à trembler sous l'effet du choc psychologique et je me suis mis à pleurer. Cette victime que j'avais vu, une jeune femme dont le bas du corps broyé par la chute de la maçonnerie qui tenait dans une ultime étreinte serré contre sa poitrine son enfant, un bébé, de son bras droit elle tenait l'enfant de son bras gauche d'un dernier geste de protection elle semblait rouloir retenir la chute des décombres. Son bras gauche ne touchait pas l'enfant, celui-ci ne portait aucune trace de blessures, le bouclier qu'était le bras de sa mère l'avait protégé mais en vain.

J'ai vu des camions chargés de cadavres se dirigeant vers le *Südfriedhof*, dans le cimetière des groupes de prisonniers russes étaient occupés à creuser des fosses communes, les victimes

étaient déposés dans les tombes par les prisonniers. Sur un de ces lugubres camions, j'ai personnellement vu un corps calciné qui donnait encore des signes de vie et de souffrances et déjà il était dirigé vers sa tombe.

Ce que je décris n'est qu'une infime partie de ce que fut l'horreur de ces années, ce n'était que la partie visible de l'iceberg, je ne vivrai pas assez longtemps pour que ces souvenirs s'effacent de ma mémoire, j'ai à présent trois générations derrière moi, je n'hésite nullement de leur décrire ces horreurs.

En 1946 je me suis rendu en Angleterre, j'y ai visité plusieurs villes, entre autres celles ayant souffert des raids aériens du début de la guerre. A Londres j'ai vu des trottoirs et des rues bien propres, plus de cadavres mutilés, mais des quartiers grands comme la vieille ville de Nuremberg complètement rasés, les décombres soigneusement et symétriquement rangés, par dessus ces amas je pouvais voir la limite de décombres qui avait été des blocs d'immeubles importants.

Lorsque les dirigeants et leurs généraux, faute de ne pouvoir établir leur supériorité sur le front, que les batailles victorieuses leur sont rendues impossibles, dirigent leur puissance vers la destruction des villes et leurs habitants, je ne les considère pas comme des hommes mais comme des monstres.

Ce que j'ai décrit est mon expérience de travailleur forcé pendant la période allant du 7 Décembre 1942 au 12 Juin 1945.

Fait à Charleroi le 24 Février 2000

George John Beeston

édité par Danièle List, Juin 2008

[Index*](#)

[Home*](#)